

Monsieur le Maire président,
Monsieur le Consul de Chine,
Mesdames, Messieurs,
Chères et chers collègues,

Mon intervention sera brève et je n'ai pas l'intention de dresser ici le long florilège des actions que l'ENSAM mène dans les domaines de l'architecture, des aménagements urbains et paysagers, ou même du design face à la question du vieillissement.

Je n'aurai qu'une question à vous offrir aujourd'hui.

Cette question est :

Que peut l'architecture ?

L'inévitable de la condition humaine conduit inéluctablement à accepter la vieillesse dans ce qu'elle porte de fragilité, d'érosion de nos facultés, ou peu à peu d'isolement. On le sait parfaitement, l'augmentation de l'espérance de vie (quelle drôle de formule quand on sait avec Eluard que l'espérance est toujours cruelle), l'espérance de vie donc, s'accompagne d'une appréhension du monde qui, peu à peu, réduit notre univers à ce qui nous entoure. Et si l'infini représente l'horizon de pensée de la jeunesse, le poids de l'âge oriente immanquablement nos regards et nos joies vers ce qui nous « enveloppe » pour reprendre le vocabulaire de l'architecture. André Gide disait dans les *Nourritures terrestres* qu'en vieillissant il fallait apprendre à « vivre le moins possible ».

Mais la conscience de cette condition humaine n'est pas le désespoir. Bien au contraire, lorsque la soif de réussite, le goût des honneurs ou les rêves de carrière, sont remisés au garde-meuble des souvenirs, une autre dimension de l'être se fait jour. Et c'est cela qu'il faut apprendre à voir, à sentir, à recueillir, lorsqu'on est architecte.

La vie, la vraie vie, est faite de gestes simples, de paroles lancées au hasard du monde, d'effusions gratuites, d'éclairs de bonheur ou de larmes retenues. La vieillesse nous l'indique. Et c'est dans cette simplicité de l'être retrouvé que se joue toute la réussite d'une architecture respectueuse de cet autre nous-mêmes qui nous précède dans la vie. L'Ecclésiaste nous l'apprend « tout n'est que vanité et poursuite du vent ». Dès lors, L'architecte a-t-il le droit d'entrer par effraction dans cette étape de la vie de l'homme qui voit le corps lâcher prise alors que l'esprit demeure jeune et vivace ?

Dans ce regard toujours un peu humide qui s'est usé à tant aimer la vie, à tant donner, à tant « espérer » (la fameuse « espérance de vie » que j'évoquai tout à l'heure), n'y a-t-il pas quelque chose qui doit à jamais échapper à l'architecte. L'architecte cet homme de l'ordre et de la « mise en demeure ».

Alors, je repose ma question :

Que peut l'architecture ?

Peut-être rien, mais peut-être aussi beaucoup.

Rien, car l'architecture ne remplacera jamais une présence aimante, un geste affectueux ou une parole chaleureuse. Et je sais parfaitement comment les EHPAD disposent de personnels dévoués, généreux et souvent magnifiques dans leur quotidien. Je sais aussi ce que l'on doit aux aidants dans l'accompagnement qu'ils offrent à ceux qui sont « restés chez eux » dans leur maison, leur appartement ou le petit espace de leurs souvenirs.

Mais l'architecture peut aussi **beaucoup**.

L'architecture n'est plus faite de ces grands gestes bavards qui glorifiaient l'ego de quelque créateur, et l'architecte doit s'engager à demeurer modeste et anonyme. Son métier est d'offrir, à tous, le cadre dans lequel vieillir n'est pas une souffrance. Il doit toujours apporter cette beauté simple, *fortuite* dirait Balzac, qui porte le témoignage de l'attention portée à autrui. Chez Platon la Beauté n'existe que par ses compléments que sont le Bien et la Bon. Offrir le Beau, telle doit être l'horizon de toute architecture.

Je prendrai juste une anecdote pour évoquer cela.

Yasushi Inoué dans l'une de ses nouvelles consacrée à la vieillesse a écrit : « Chaque matin en regardant par la fenêtre je m'émerveille devant la beauté du monde ». Quelle est donc cette « beauté du monde » : un rayon de soleil ? Un reflet sur une vitre ? Une lampe qui s'éteint dans le grenier de l'immeuble d'en face ? Le long murmure d'une rue qui doucement se met au travail ? La perspective d'une montagne, d'un champ ou d'un jardin ? Je ne sais.

Mais pour que cette beauté s'exprime au-devant des regards, il faut beaucoup d'architecture. De la lumière naturelle, par exemple, qui doucement se répand dans la chambre et qui nécessite de savoir orienter l'espace et rassembler l'ici et l'ailleurs. De l'espace « soigné », car il faut permettre que la pensée s'envole dans un simple clin d'œil dérobé au présent du soin et de la solitude. Un agencement de l'espace délicat qui mette tout « à portée de main ». Des matériaux qui n'expriment pas le produit désinfectant mais demandent à être caressés, sentis, admirés.

Il faut savoir escamoter du réel (la formule est de Valéry Larbaud). Il faut que disparaîsse toute cette tripaille indispensable et fonctionnelle nécessaire à « la médecine ». Il faut penser l'intergénérationnel, non comme une économie

domestique, mais comme ce long fil de l'histoire des hommes que nous rappelle, avec ces mots, Amadou Hampâté Bâ « un vieillard qui meurt, c'est une bibliothèque qui brûle ».

L'architecte sait faire cela. C'est son métier. C'est aussi sa vertu.

Mais l'architecture peu **beaucoup** aussi quand elle prend conscience que la norme ne construit pas le bonheur. La norme est même antinomique avec le concept de soin, de *care*, d'attention à autrui.

Car la norme transforme des préoccupations légitimes en des obstacles à l'harmonie. Le bien-être n'est pas une simple question de rampe d'accès, de calibrage de porte, de surfaces auto nettoyantes, l'adaptabilité des salles de bains, ..., tout ça on sait le faire quand on est architecte. Et l'IA nous aide à gérer le « fonctionnel ».

Non accompagner le vieillissement c'est admettre que la sollicitude ne s'arrête pas au Code de la Construction et de l'Habitation.

Aussi pour répondre à la question que je posais en débutant cette courte présentation

Que peut l'architecture ? Et qu'apprend-t-on en école d'architecture ?

C'est bien simple, faire ce pour quoi elle existe depuis la nuit des temps : loger avec dignité les hommes, tous les hommes.

Thierry Verdier, directeur ENSAM